

Introduction

Sandra Laugier, Lorenzini Daniele

▶ **To cite this version:**

Sandra Laugier, Lorenzini Daniele. Introduction. Daniele Lorenzini; Sandra Laugier. Perlocutoire : Normativités et performativités du langage ordinaire 2021, Mare et Martin, 2021. hal-03744918

HAL Id: hal-03744918
https://paris1.hal.science/hal-03744918

Submitted on 3 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Source: Lorenzini, Daniele and Laugier, Sandra, eds. *Perlocutoire : Normativités et performativités du langage ordinaire* (Paris: Mare et Martin, 2021).

INTRODUCTION

Sandra Laugier
Professeure de philosophie
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

et

Daniele Lorenzini
Assistant Professor of Philosophy
University of Warwick

Nos paroles agissent sur le monde : « Je promets », « Je lègue » sont à la fois des mots et actes. John Langshaw Austin a découvert et inventé ces « actes de parole », transformant ainsi la pensée contemporaine. Toute énonciation, pour Austin, à la fois décrit, agit…, mais exprime aussi des affects – elle nous expose, nous inscrit dans des rencontres et des liens. Dire : « Tu me dégoûtes », « C'est indigne », « Je suis touchée », c'est affecter autrui, soi-même, le monde.

Il s'agit donc d'attirer l'attention sur la catégorie du « perlocutoire », une dimension toujours négligée de la performativité du langage. Et, dans la lignée de Stanley Cavell, de démontrer la vitalité nouvelle de la philosophie du langage ordinaire au XXIe siècle.

L'idée d'Austin de traiter le langage comme un domaine de l'action humaine, plutôt que comme un outil de transmission de l'information, a eu et continue d'avoir une influence considérable. Sa découverte des actes de parole (*speech acts*) – car il s'agit bien d'une découverte et de la mise au jour d'une réalité inaperçue – continue d'être largement utilisée dans un grand nombre de disciplines, de la philosophie du langage à la philosophie sociale et politique, en passant par la philosophie du droit, les études de genre et les études littéraires, ainsi que des sciences sociales telles que l'anthropologie, l'ethnologie, la linguistique, la sociologie et la psychologie.

Avec la reconnaissance croissante de l'importance de l'œuvre brillante d'Austin, et plus généralement de la philosophie du langage ordinaire[1], les chercheurs se sont

1. V. S. Laugier, *Why We Need Ordinary Language Philosophy*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013 ; A. Crary et J. De Lara, « Who's Afraid of Ordinary Language

de plus en plus intéressés à la capacité d'*agir* du langage. Cet intérêt légitime, et la notion d'énoncé performatif, ont toutefois contribué à dissimuler d'importantes potentialités dans la philosophie d'Austin. En particulier, l'analyse des performatifs a mis en avant le contexte de l'énonciation et ce qu'on a appelé, à partir des lectures de John Searle et de Paul Grice, la « pragmatique » des actes de parole – ce que *fait* un locuteur en produisant un certain acte de parole dans un certain contexte, et qui dépendrait de ce contexte, contrairement au *sens* des phrases en question.

La banalisation du contextualisme a paradoxalement conduit les chercheurs à mettre entre parenthèses l'ambition radicale d'Austin : prendre en compte « l'acte de parole intégral dans la situation intégrale de discours »[2] ; décrire préci-sément les dimensions cognitives, perceptives, sociales et morales de nos usages du langage ; analyser *toutes* les formes de l'expression humaine, non seulement descriptives et performatives, mais aussi émotives ou passionnelles. La philoso-phie du langage ordinaire, en effet, ne vise pas à définir la signification d'un mot comme l'ensemble des situations où son usage est approprié, ni à dresser une liste d'usages établis. Wittgenstein avait, avant Austin, éliminé l'idée qu'un mot est associé à un « paquet » ou corps d'usages qui « définirait » sa signification. La philosophie du langage ordinaire se penche sur les manières dont le sens est *fabriqué* et *improvisé* par son intégration dans des conversations, des pratiques et des expressions humaines. Elle étudie le langage comme quelque chose qui nous affecte, nous transforme et nous permet d'affecter les autres. En somme, si les notions d'énoncé performatif et de force illocutoire sont régulièrement mobili-sées depuis plus de cinquante ans, et de façon souvent féconde, certains aspects cruciaux de l'« efficacité » du langage, de sa capacité d'agir dans et sur le monde (sur les autres et sur soi-même), restent largement sous-explorés. En particulier, c'est le domaine du perlocutoire – ce que l'on fait non pas *en disant* quelque chose, mais *par le fait* de dire quelque chose –, tant en lui-même que dans sa relation complexe avec l'illocutoire, qui se trouve presque toujours négligé.

En effet, dans *Quand dire, c'est faire*, Austin affirme que son intérêt principal réside dans l'acte *illocutoire* – son analyse des actes locutoire et perlocutoire ne visant qu'à délimiter clairement et à souligner cette dimension illocutoire du langage[3]. Il n'est donc pas surprenant que, dans les quatre premières décennies suivant la publication des conférences d'Austin, les chercheurs se soient concen-trés presque exclusivement sur les énoncés performatifs et les actes illocutoires : ces derniers ont été considérés à tort comme synonymes des actes de parole *tout court*[4], et le couple constatif-performatif a été assimilé naturellement au couple

Philosophy ? A Plea for Reviving a Wrongly Reviled Philosophical Tradition », *Graduate Faculty Philosophy Journal* 2019, 39(2), p. 317-339.

2. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire* (1962), Paris, Seuil, 1970, p. 151.

3. *Ibid.*, p. 103.

4. V. par ex. J. R. Searle, *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969 ; J. Hornsby, « Illocution and Its Significance », *in*

locutoire-illocutoire. Le perlocutoire a donc été écarté, à la suggestion d'Austin lui-même, en tant que dimension inessentielle à la théorie des actes de parole[5].

Néanmoins, la sémantique des actes de parole – que Searle et Grice ont chacun promue à leur façon, pour en quelque sorte « sauver » la philosophie du langage ordinaire de la marginalité où certains critiques ont voulu l'installer – n'est jamais parvenue à rendre compte de façon autonome de la nature contextuelle du sens. Aujourd'hui chacun, ou du moins tout héritier revendiqué d'Austin, est conduit à reconnaître que le sens lui-même est sensible à l'usage[6] et à ce que nous faisons avec les mots, à savoir non seulement décrire (locutoire) ou promettre (illocutoire), mais aussi plaisanter, prévenir, flatter, confesser, interroger, menacer – et à ce qui se révèle à cette personne, et *de* cette personne, dans cela. Seuls de rares chercheurs ont initialement attiré l'attention sur le perlocutoire en tant que sujet qui mériterait en tant que tel une attention spécifique[7].

Il aura fallu Stanley Cavell et la rupture constituée en 1969 par *Dire et vouloir dire* (*Must We Mean What We Say ?*)[8], dont le caractère révolutionnaire apparaît au grand jour désormais, pour qu'une autre version des actes de parole, voire de la *performativité* et de la *performance*, émerge. Mais ce n'est qu'au XXI[e] siècle que le perlocutoire a connu une véritable réhabilitation, en particulier à la suite de l'essai novateur de Cavell, « Performative and Passionate Utterance »[9]. Cet essai fut le premier à poursuivre réellement le travail d'Austin sur le performatif et à l'étendre à de nouvelles dimensions de la vie humaine.

Cavell, dans son essai, reproche à Austin précisément d'avoir limité son analyse des actes de parole à la seule dimension illocutoire. En effet, dans *Quand dire, c'est faire*, après avoir demandé : « Combien y a-t-il de sens selon lesquels dire quelque

---

S. L. Tsohatzidis (dir.), *Foundations of Speech Act Theory. Philosophical and Linguistic Perspectives*, New York, Routledge, 1994, p. 187-207.

5. V. par ex. J. R. Searle, « Austin on Locutionary and Illocutionary Acts », *The Philosophical Review* 1968, 77(4), p. 405-424 ; L. W. Forguson, « Locutionary and Illocutionary Acts », in G. Warnock, ed., *Essays on J. L. Austin*, Oxford, Clarendon Press, 1973, p. 160-185.

6. V.Ch. Travis, *The Uses of Sense. Wittgenstein's Philosophy of Language*, Oxford, Clarendon Press, 1989 et *Les liaisons ordinaires. Wittgenstein sur la pensée et le monde*, Paris, Vrin, 2003.

7. V. par ex. T. Cohen, « Illocutions and Perlocutions », *Foundations of Language* 1973, 9(4), p. 492-503 ; S. Davis, « Perlocutions », *Linguistics and Philosophy* 1979, 3(2), p. 225-243 ; R. N. Gaines, « Doing by Saying. Toward a Theory of Perlocution », *Quarterly Journal of Speech* 1979, 65(2), p. 207-217 ; A. Tsui, « Aspects of the Classification of Illocutionary Acts and the Notion of the Perlocutionary Act », *Semiotica* 1987, 66(4), p. 359-377 ; Y. Gu, « The Impasse of Perlocution », *Journal of Pragmatics* 1993, 20(5), p. 405-432.

8. S. Cavell, *Dire et vouloir dire* (1969), Paris, Éditions du Cerf, 2009.

9. S. Cavell, « Énonciation performative, énonciation passionnée », *in Philosophie. Le jour d'après demain* (2005), Paris, Fayard, 2011, p. 171-208.

chose, c'est faire quelque chose ? »[10], Austin introduit une distinction tripartite entre l'acte locutoire (dire quelque chose doté de sens), l'acte illocutoire (ce que l'on fait *en disant* quelque chose) et l'acte perlocutoire (ce que l'on fait *par le fait* de dire quelque chose)[11]. Bien entendu, si dire « Je vous préviens » (acte locutoire), *c'est* – dans les circonstances appropriées – vous prévenir (acte illocutoire), et cela pourrait en outre vous intimider (acte perlocutoire) ; en revanche, dire « Je vous intimide » ne revient pas *eo ipso* à vous intimider. Cependant, comme le soutient Cavell, le perlocutoire constitue une dimension de notre forme de vie en tant que « créatures de langage »[12] qui joue un rôle fondamental dans nos échanges ordinaires de mots ainsi que dans toute rencontre et expression humaines.

L'essai de Cavell considère ainsi l'énoncé passionné comme l'une des manifestations essentielles du domaine perlocutoire du langage. L'énoncé performatif, défini par Austin sur la base de sa relation aux institutions et aux règles sociales, s'avère incapable de rendre compte de la dimension d'improvisation et d'incontrôlabilité de l'expression humaine. Si un énoncé performatif est, comme l'écrit Cavell, « une offre de participation à l'ordre de la loi », alors peut-être pourrait-on dire qu'un énoncé passionné est « une invitation à improviser avec les désordres du désir »[13].

Cavell reconnaît bien sûr les efforts d'Austin pour montrer que nos mots, non seulement *disent* ou *affirment*, mais *font* des choses, en commençant par des actes sociaux tels que (se) marier, parier, baptiser ou léguer. Et Austin lui-même remarque que nos énoncés ont d'autres effets, qu'il appelle perlocutoires plutôt qu'illocutoires, et qui peuvent être nommés par des verbes tels que dissuader, convaincre, alarmer, surprendre, bouleverser, humilier[14].

Mais quels sont exactement ces effets perlocutoires ? C'est la question cruciale que les contributions réunies dans ce volume explorent, car la différence entre l'illocutoire et le perlocutoire a jusqu'à présent été à la fois constamment soulignée et systématiquement mal comprise, et finalement peu d'exemples et d'analyses du perlocutoire ont été offerts en philosophie du langage et même en philosophie du langage ordinaire. L'acte illocutoire fait quelque chose *en disant* ; il a une force et est susceptible de félicité ou d'infélicité. L'acte perlocutoire fait quelque chose *par* (per) *le fait de dire* ; il a un effet et produit des conséquences. La différence entre les deux est à la fois fondamentale et d'autant plus labile que l'acte illocutoire est lui-même « lié » à des effets, quoiqu'il ne les « produise » pas :

---

10. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op. cit.*, p. 109.
11. *Ibid.*, p. 109.
12. S. Cavell, *In Quest of the Ordinary. Lines of Skepticism and Romanticism*, Chicago, The University of Chicago Press, 1988, p. 141.
13. S. Cavell, *Philosophie. Le jour d'après demain*, *op. cit.*, p. 26 (trad. mod.).
14. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op. cit.*, p. 110, 118.

« [I]l y a trois manières – s'assurer d'avoir été bien compris [*securing uptake*], prendre effet [*taking effect*] et inviter une réponse [*inviting a response*] – dont les actes illocutoires sont *liés* à des effets ; et elles se distinguent toutes de la *produc-tion* d'effets qui caractérise l'acte perlocutoire. »[15]

Les actes illocutoire et perlocutoire sont donc intrinsèquement liés entre eux. Chaque acte considéré par lui-même, en ne tenant pas compte de ce lien essentiel, n'est qu'une abstraction scolastique. La force des mots qu'Austin a contribué à mettre en lumière ne doit pas être conçue comme une caractéristique « détachable » de nos énoncés, mais comme un champ complexe de forces interconnectées qui dépendent les unes des autres et peuvent se transformer les unes dans les autres. Pourtant, on a pu soutenir qu'Austin décrit les effets perlocutoires comme rien de plus qu'un « *sous-produit* accidentel de nos énoncés », car ce qui l'intéresse vraiment, ce n'est pas la façon dont « les mots font *accidentellement* des choses », mais « la façon dont ils les font *intrinsèquement* »[16]. Une autre manière de présenter ce point serait d'observer, avec Cavell, que si l'acte illocutoire est typiquement « senti dans le verbe qui le désigne », l'acte perlocutoire n'a pas cette réflexivité : si dire « Je vous intimide » revenait *eo ipso* à vous intimider, « J'exercerais sur vous une sorte de pouvoir hypnotique ou autre, vous ne seriez plus libre dans vos réactions à mon discours »[17]. Au contraire, dire « Je vous préviens », dans les circonstances appropriées, *c'est* de fait vous prévenir. Mais c'est *aussi* vous effrayer ou vous attendrir.

Cette interprétation rend certainement compte de l'un des aspects du projet d'Austin. Pourtant, il est crucial de souligner qu'elle risque de suggérer qu'une analyse philosophique du perlocutoire est inintéressante voire impossible, ou en tout cas que le perlocutoire ne fait pas partie de la théorie des actes de parole. Cela est problématique parce que les effets perlocutoires constituent souvent l'objectif le plus important de nos énoncés : ils sont souvent *la raison même* pour laquelle nous faisons ce que nous faisons avec les mots. Affirmer, par exemple, serait une activité assez ennuyeuse si elle avait toujours et exclusivement pour but de donner à d'autres un « témoignage » fiable sur des états de fait. Heureusement, ce n'est pas le cas : en affirmant quelque chose, ce que nous voulons *réellement* faire, c'est souvent convaincre ou dissuader, amuser ou mettre en colère, rassurer ou alarmer, inciter ou effrayer, séduire ou inspirer, réconforter ou blesser. Par conséquent, si la théorie des actes de parole exclut les effets perlocutoires, en les considérant simplement comme un sous-produit accidentel de nos mots, elle ne peut que s'avérer profondément insatisfaisante.

---

15. J. L. Austin, *How to Do Things with Words*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1975, p. 118 (nous traduisons et soulignons).
16. N. Bauer, « How to Do Things with Pornography », in A. Crary et S. Shieh (dir.), *Reading Cavell*, New York, Routledge, 2006, p. 71.
17. S. Cavell, « Énonciation performative, énonciation passionnée », art. cité, p. 188.

Cavell a raison de soutenir que « si dans mes diverses façons de m'exprimer en m'adressant à vous je ne pouvais rationnellement escompter produire d'effets du type : vous alarmer ou vous rassurer, vous offenser ou vous amuser, vous ennuyer ou vous intéresser, vous exaspérer ou vous fasciner…, je n'aurais pas la capacité de me rendre intelligible à vous »[18]. Mais il est également vrai que je ne peux jamais être tout à fait sûr de pouvoir *effectivement* me rendre intelligible à vous dans chaque situation concrète. Cela signifie qu'agir de façon perlocutoire avec les mots consiste avant tout à *m'exposer* à un risque indéfini lié à la liberté qu'a mon interlocuteur de me répondre de différentes façons (ou pas du tout). Cependant, le fait que les effets perlocutoires ne soient jamais entièrement prévisibles ne signifie pas qu'ils ne relèvent pas de « l'étude du langage en tant que tel »[19] ou de « la situation de discours »[20]. Au contraire, le perlocutoire nous incite sans cesse à déplacer le centre d'intérêt de la théorie des actes de parole, non seulement des phrases isolées à « l'acte de parole intégral », comme le soutient Alice Crary à propos de l'illocutoire[21], mais aussi des actes de parole intégraux à « la situation intégrale de discours »[22].

Pourquoi ne pas supposer, alors, que tout comme dans le cas des énoncés performatifs, les actes perlocutoires aussi ont leurs conditions de félicité[23] ? Le fait qu'Austin évite d'explorer cette hypothèse a deux conséquences. D'une part, comme nous l'avons souligné, pendant bien des années la région du perlocutoire est restée indéfinie et inexplorée. D'autre part, le domaine du performatif est généralement limité par la référence à des règles ou conventions sociales. Ainsi la contre-proposition de Cavell – considérer le perlocutoire comme aussi significatif, et aussi performatif, que l'illocutoire – porte en elle la promesse de transformer radicalement l'analyse de la performance en général. Mais elle ouvre aussi un autre programme : explorer réellement les conditions de vali-dité du perlocutoire, ce qui nécessite de réinterroger l'idée même de validité et de réussite d'un acte de parole, et, au-delà, d'analyser les formes, les effets, les conditions de ces énoncés passionnés en les pourchassant dans les recoins des formes de vie humaines. Un programme qu'Austin n'a jamais engagé, et que Cavell a magnifiquement ouvert, sans le mener jusqu'au bout de façon systématique.

---

18. *Ibid.*, p. 188-189.
19. J. Hornsby, « Illocution and Its Significance », art. cité, p. 195.
20. R. Moran, *The Exchange of Words. Speech, Testimony, and Intersubjectivity*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 154.
21. V. A. Crary, « The Happy Truth. J. L. Austin's *How to Do Things with Words* », *Inquiry* 2002, 45(1), p. 59-80 et « Austin and the Ethics of Discourse », *in* A. Crary et S. Shieh (dir.), *Reading Cavell*, *op. cit.*, p. 42-67.
22. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op. cit.*, p. 151.
23. Sur ce point, v. D. Lorenzini, « Performative, Passionate, and Parrhesiastic Utterance. On Cavell, Foucault, and Truth as an Ethical Force », *Critical Inquiry* 2015, 41(2), p. 254-268.

On peut comprendre le présent recueil comme une première étape dans la réalisation collective de cette ambition[24].

Les contributions recueillies dans ce volume visent en effet à prendre au sérieux cette proposition de Cavell (bien que parfois de façon critique), et donc à renforcer l'intérêt philosophique, politique et moral pour le perlocutoire, tout en revenant aussi sur les notions d'énoncé performatif et de force illocutoire afin d'explorer à nouveaux frais la possibilité et les moyens de distinguer l'illocutoire du perlo-cutoire. Nous espérons que ce volume, le premier dans son genre, contribuera à attirer l'attention du public sur la richesse philosophique de la notion austi-nienne de perlocutoire, en s'inspirant à la fois des travaux de Cavell sur l'énoncé passionné et de la manière dont Austin lui-même décrit son projet : « L'acte de parole intégral, dans la situation intégrale de discours, est en fin de compte le seulphénomène que nous cherchons de fait à élucider[25] ». Il s'agit aussi de rendre hommage à l'œuvre de Cavell et à sa fidélité au projet d'Austin, exprimée dès *Dire et vouloir dire* il y a 50 ans, prolongée avec *Un ton pour la philosophie*[26], avec l'essai « Performative and Passionate Utterance » qui est largement discuté ici, et certainement accomplie dans son autobiographie, *Si j'avais su…*[27].

La première partie de cet ouvrage met l'accent sur la caractérisation austi-nienne des actes illocutoire et perlocutoire ainsi que sur leurs différences. Dans « Quand dire, c'est *réellement* faire », Jocelyn Benoist montre pourquoi le perlo-cutoire ne peut pas être au centre du projet d'Austin : il ne s'agit pas d'un oubli ou d'une cécité spécifique, mais de la conséquence la plus cohérente de sa volonté de mettre en évidence une dimension d'analyse *moins facile* à appréhender – celle selon laquelle c'est *la parole elle-même* qui est un acte, indépendamment de son impact extérieur à elle-même. Ce qu'Austin considère comme sa contribution la plus importante et originale, c'est donc la notion d'acte illocutoire. Cependant, une fois cette notion acquise, J. Benoist suggère qu'elle rend problématique la notion d'acte perlocutoire, car les conditions d'individuation du dernier type d'« acte » soulèvent de véritables difficultés. Y a-t-il réellement, dans le cadre de l'analyse austinienne, une place pour des *actes perlocutoires* ? Si J. Benoist finit par répondre affirmativement, ce n'est qu'après avoir mis en lumière une dualité de sens du mot « faire » – la dualité entre *acte* et *action*.

La distinction opérée par Austin entre acte illocutoire et acte perlocutoire est également au centre de la contribution de Bruno Ambroise. Dans « L'illocutoire et le perlocutoire : les enjeux d'une distinction fondatrice», B. Ambroise explicite

24. De ce point de vue, ce volume accompagne les contributions au numéro spécial de la revue *Inquiry*, « The Perlocutionary and the Illocutionary », 2019.

25. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, *op. cit.*, p. 151.

26. S. Cavell, *Un ton pour la philosophie* (1994), Paris, Bayard, 2003.

27. S. Cavell, *Si j'avais su… Mémoires* (2010), Paris, Éditions du Cerf, 2014.

l'enjeu conceptuel qui sous-tend cette distinction : si Austin entend distinguer deux types d'actes faits au moyen de la parole, c'est pour mettre en lumière la spécificité *conventionnelle* des actes illocutoires, qui interdit en principe de les confondre tant avec les actes locutoires qu'avec les actes perlocutoires. En allant à l'encontre d'une tendance forte de la pragmatique post-austinienne, B. Ambroise s'attache donc à défendre le caractère résolument conventionnel des actes illocutoires, qui se marque notamment au niveau des effets qu'ils sont capables de produire, afin d'interdire leur réduction à des effets de sens (psychologiques ou autres) et de souligner leur caractère historique et social. À cet égard, ils se distinguent des actes perlocutoires, produits « naturellement », même si les deux types d'actes se trouvent bien dans une relation de co-dépendance : dans l'analyse, soutient B. Ambroise, l'acte perlocutoire dérive très régulièrement d'un acte illocutoire et, à ce titre, en dépend, quoiqu'il ne relève pas de la même logique.

Dans « La production perlocutoire de l'illocutoire », Gilles Gauthier se penche lui aussi sur les rapports complexes de l'illocutoire et du perlocutoire en soutenant que, même si le propre des effets perlocutoires est la nature contingente de leur production (ils peuvent ne pas être atteints même s'ils sont voulus et atteints même s'ils ne sont pas voulus), cela n'empêche que, au moins dans certains cas, leur actualisation dépend de leur rapport à des actes illocutoires. Afin d'en faire la démonstration, G. Gauthier s'appuie sur le double constat de l'impossibilité formelle à ce que certains actes illocutoires produisent des effets perlocutoires donnés et de la possibilité, en revanche, que, grâce à une correspondance ou une adéquation, des effets perlocutoires soient atteints par des actes illocutoires. Selon G. Gauthier, cette correspondance se situe au niveau des conditions d'accomplissement des actes illocutoires (conditions préparatoires, de contenu propositionnel et de sincérité) : c'est selon que l'allocutaire estime satisfaite ou non la condition d'accomplissement d'un acte illocutoire que celui-ci peut ou non produire l'effet perlocutoire qui lui est lié.

Enfin, dans « "A new plunge is taken" : J. L. Austin et la normativité de l'énoncé "Je sais" », Sabina Vaccarino Bremner revient sur le fameux passage d'« Autrui » où Austin soutient qu'il nous est « interdit » d'affirmer « Je sais que c'est ainsi, mais il se peut que je me trompe ». Elle suggère que le raisonnement d'Austin ne paraît absurde que si l'on oublie qu'il convient d'attribuer une dimension performative (et normative) non seulement aux énoncés du type « Je sais », mais au *langage* dans sa totalité. C'est justement l'aspect performatif du langage *en général* qui lie le domaine du langage et celui de la pratique sociale. Austin soutient ainsi que très souvent, en disant « Je sais », je mets mon *autorité* en jeu et je m'attache ainsi *normativement* à mon interlocuteur. En s'appuyant sur les travaux de Robert Brandom, S. Vaccarino Bremner conclut que de tels attributs sont essentiels pour le fonctionnement du langage, puisque l'intelligibilité mutuelle ne peut se réaliser que sur fond de la reconnaissance, de la confiance et de la respon-sabilité réciproques.

La deuxième partie de ce recueil est consacrée à l'agentivité spécifique que l'on peut attribuer au perlocutoire par rapport à celle de l'illocutoire. Dans « Pourquoi le perlocutoire est un acte de langage », Jeanne-Marie Roux défend l'idée qu'il faut faire une place au perlocutoire dans l'analyse du langage issue d'Austin, tout en reconnaissant que la question de l'appartenance du perlocutoire à cette analyse ne peut être aisément écartée. En se fondant sur le nécessaire entrecroisement de la philosophie de l'action et de la philosophie du langage austiniennes, elle montre que le perlocutoire est bel et bien un acte de langage, et qu'il tient ce statut (qui suppose sa qualité d'acte unitaire) au caractère conventionnel associé à la prise en compte des conséquences de l'acte qu'il constitue. Cette analyse permet tout à la fois de justifier la qualité d'*acte* de *langage* du perlocutoire et de faire valoir le fait que celle-ci dépend de son caractère conventionnellement circonscrit. S'il était sans limites, soutient J.-M. Roux, le perlocutoire ne serait plus un acte ; par conséquent, il convient de défendre une conception *modeste* du perlocutoire – cette modestie étant la condition même de sa consistance.

En prolongeant ces interrogations, dans « Les malheurs du perlocutoire : une approche par l'excuse », Anaïs Jomat soutient que l'ambition de parvenir à une caractérisation positive du perlocutoire se heurte à une difficulté majeure : il semble extrêmement difficile d'isoler celui-ci *en tant qu'acte* indépendamment de ses conséquences ou effets. Il pourrait dès lors sembler tentant de réduire le champ du perlocutoire à l'ensemble des suites, supposément externes, d'un acte de parole. Cependant, A. Jomat montre que, derrière cette image, se cache en réalité une compréhension simpliste de l'action et de l'agentivité à laquelle Austin était loin d'être insensible : si l'acte perlocutoire nous semble si difficile à circonscrire, c'est parce qu'il est révélateur de la nécessité de compléter la théorie des actes de parole par une interrogation sur l'action en général. C'est notamment en partant des excuses, c'est-à-dire des nombreuses manières dont nous nous défendons de *ne pas exactement avoir fait quelque chose*, qu'A. Jomat se propose d'apporter un éclairage différent sur le champ d'évaluation approprié de l'*acte* perlocutoire et de ses effets.

Enfin, dans « Du langage à la pornographie, et retour : quand seul l'effet perlocutoire permet d'identifier un acte illocutoire », Gautier Anselin prend le contrepied de la perspective initiale d'Austin ainsi que de sa reprise ultérieure par Cavell en se demandant s'il existe des actes illocutoires qu'on ne puisse iden-tifier qu'à partir de leurs effets perlocutoires. En effet, lorsque Cavell propose de relancer l'étude du perlocutoire, il en recherche les marqueurs linguistiques et les règles d'emploi ; selon G. Anselin, cela revient à prendre la théorie de l'illocutoire pour modèle d'une théorie du perlocutoire et à accepter une forme de primat méthodologique du premier sur le second. Ce présupposé peut être cependant contesté, et l'acte illocutoire peut être déduit de ses effets perlocu-toires systématiques. Par exemple, en concevant la pornographie comme un acte illocutoire de subordination des femmes, Rae Langton avance le principe d'une dérivation générale de l'illocutoire à partir du perlocutoire. En réimportant ces

analyses dans le champ de la philosophie du langage, G. Anselin met alors en évidence un type paradoxal d'actes illocutoires – « obliques », modifiant l'arrière-plan conversationnel, dont la force tient à l'impossibilité d'une identification directe, par l'auditeur, de leur valeur pragmatique.

La troisième partie de ce volume est dédiée à l'exploration des rapports entre l'autorité, la socialité et la dimension perlocutoire du langage. Dans « Parler d'autorité », Thomas Boccon-Gibod soutient que la catégorie du perlocutoire permet de mieux comprendre certaines caractéristiques du phénomène de l'autorité, et d'en lever certaines difficultés. Pour comprendre ce qui fait qu'une parole d'autorité peut se distinguer d'un discours de domination, Th. Boccon-Gibod s'appuie sur les analyses de Jean-Paul Sartre dans la *Critique de la raison dialectique* – analyses qui éclairent l'autorité par une caractéristique fondamentale de l'action humaine, à savoir le sentiment d'une impuissance universellement partagée. Le caractère social et impersonnel de l'autorité se révèle ainsi dans des phénomènes linguistiques tels que le mot d'ordre, le scandale ou la rumeur. Toutefois, dans cette analyse, l'autorité demeure à la fois la cause et le symptôme d'une aliénation générale, alors que la parole d'autorité est aussi porteuse d'une réciprocité émancipatrice, où l'impuissance individuelle est affrontée par la puissance singulière du collectif. Th. Boccon-Gibod conclut donc en caractérisant la parole d'autorité comme celle qui signale une telle confrontation singulière, sur le terrain de la signification, avec cette impuissance collectivement partagée.

Blandine Le Foll interroge elle aussi la théorie austinienne des actes de parole en réinscrivant ces derniers dans les rapports sociaux qui les déterminent, et par conséquent dans les rapports de pouvoir qui les traversent. Dans « Déni d'autorité et statut du perlocutoire dans les rapports de pouvoir », elle s'intéresse aux échecs des actes de parole quand les conditions d'effectuation conventionnelles ont été respectées : quand, par exemple, le destinataire d'un acte de parole n'agit pas conformément à une injonction dûment formulée, l'échec se situe-t-il au niveau de l'illocutoire ou du perlocutoire ? Dans le prolongement des travaux de Pierre Bourdieu, B. Le Foll propose le concept de « déni d'autorité » pour élaborer une analyse de ces échecs et montrer qu'un tel déni peut intervenir à différents niveaux et toucher la dimension illocutoire ou perlocutoire, selon les situations. Elle montre également que dans certains cas où le déni d'autorité pèse sur la dimension illocutoire, certains actes ou effets ne peuvent être produits qu'au niveau perlocutoire. Ainsi, le perlocutoire s'avère intrinsèquement lié aux possibilités effectives de réussite des actes illocutoires et donc aux risques de déni d'autorité qui sont largement tributaires des rapports, sociaux entre les interlocuteurs.

Dans « Le perlocutoire en psychanalyse : du discours de l'Autre à l'assomption du désir », Olivia Poiatti montre que la dimension perlocutoire du langage et sa performativité sont aujourd'hui essentielles pour repenser les modes d'installation de la névrose ainsi que le processus de guérison dans la cure en psychanalyse. C'est parce qu'il y a un énoncé performatif, dans sa dimension perlocutoire,

qu'il y a un impact sur le sujet, que celui-ci sera agi, sa vie durant et à son insu, par ce que Jacques Lacan a appelé le discours de l'Autre. Selon O. Poiatti, si le performatif tel qu'Austin le définit permet de rendre compte de la force de ces énoncés pour le sujet, c'est le perlocutoire tel que l'envisage Cavell qui explique l'effet de ce discours en mettant en lumière le fait que la dimension perlocutoire du langage est toujours première, et qu'elle est performative au sens qu'elle *m*'agit. Se déprendre des effets du discours de l'Autre est par conséquent une tâche presque impossible, mais c'est bien la visée de la psychanalyse, qui ouvre ainsi à la possibilité d'entendre ces énoncés qui, dans d'autres circonstances (et dans le transfert), perdront leur pouvoir performatif.

Enfin, dans « Le discours comme expression et comme "acte social de l'esprit" », Richard Moran s'appuie sur les écrits de Thomas Reid à propos des « actes sociaux de l'esprit » pour soutenir que l'acte de langage de l'assertion n'est intelligible que si les réponses que l'on peut y faire – telles que l'assentiment, le déni, la croyance ou le doute – sont intelligibles à leur tour. C'est pourquoi l'énoncé « à la Moore » (« Il pleut dehors, mais je ne le crois pas ») *invalide* l'acte de langage de l'assertion : l'acte échoue car il ne parvient pas à laisser le champ libre à d'éventuelles réponses, d'accord ou de désaccord, du destinataire avec ce qui est dit. En d'autres termes, selon R. Moran, la sorte de raison de croire que nous fournit l'assertion n'existe que si l'énoncé de l'assertion laisse la place à un ensemble de réponses possibles de la part de celui à qui l'on s'adresse : un acte de langage qui s'offre comme objet de croyance doit rendre intelligible le rôle de l'interlocuteur dans l'échange, ainsi que l'ensemble de ses réponses possibles.

La quatrième partie de cet ouvrage se penche sur les dimensions potentiellement subversives du perlocutoire. Dans « Réussir ses actes de langage hors procédure : philosophie du langage, féminisme et émancipation », Layla Raïd se demande quelles sont les conditions de succès des actes de langage « hors procédure », et propose une description de ces conditions qui s'appuie sur les analyses de Cavell à propos du perlocutoire et des *passionate utterances*. L. Raïd se concentre notamment sur l'importance des actes de langage hors procédure dans les mouvements d'émancipation, en particulier féministes, et propose une liste de conditions de succès pour un certain type d'acte de langage hors procé-dure qu'elle appelle les « illocutoires révolutionnaires ». Ce faisant, elle met en lumière les différences apportées, dans l'analyse des actes de langage, par la prise en compte des inégalités sociales et politiques.

Philippe Sabot se concentre lui aussi sur la « politique du performatif ». Dans « Des mots qui blessent aux images qui dérangent », il part du pouvoir des mots en rapport avec les discours injurieux ou haineux pour interroger ensuite le pouvoir des images, sous l'angle d'une éthique et d'une politique du perlocu-toire, telles qu'elles se dessinent en particulier dans le dialogue entre Judith Butler et Susan Sontag autour de la photographie et des images de guerre ou de torture. Ph. Sabot peut ainsi explorer deux questions cruciales : d'abord, en va-t-il, avec les mots et les images, du même pouvoir, de la même performativité – et quelle

place est faite ici et là à la dimension du perlocutoire ? Ensuite, si l'on admet que les mots et les images détiennent une certaine puissance d'agir sur nous (sur nos émotions et sur nos vies), que pouvons-nous faire de cette puissance et, finalement, comment pouvons-nous vivre avec ces mots et ces images qui nous choquent et finissent aussi parfois par nous hanter ?

Dans « Actes de langage, discours de haine et stratégies de lutte : Langton, Butler, Matsuda », Raphaël Ehrsam explore des questions analogues en se demandant s'il faut, avec Judith Butler, interpréter les discours de haine en comprenant leurs effets à partir de la seule catégorie austinienne du perlocutoire, et si la possibilité d'une lutte efficace contre les injures à caractère raciste, sexiste, homophobe, etc., implique la suspension de la catégorie de l'illocutoire en vue de penser la violence verbale. R. Ehrsam n'en est pas convaincu : à son avis, au lieu de maintenir une opposition tranchée entre analyses des discours de haine selon la catégorie de l'illocutoire et analyses de ces discours selon la catégorie du perlocutoire, il convient plutôt d'interroger tout présupposé d'étanchéité entre les deux catégories d'actes. Il devient ainsi possible de montrer que le caractère conventionnel et citationnel des discours de haine, capturé par la catégorie de l'illocutoire, n'interdit pas leur possible déstabilisation par des stratégies collec-tives de subversion des effets du discours – subversion que, selon R. Ehrsam, l'on ne peut dans un premier temps saisir que par le biais de la catégorie du perlocutoire.

Le même intérêt pour le pouvoir de subversion du discours se retrouve enfin dans la contribution de Mona Gérardin-Laverge. Dans « Quelle place pour la transformation sociale dans la théorie de la performativité ? Penser la prise de parole depuis ses effets perlocutoires », elle interroge la portée politique de la prise de parole en faisant dialoguer les approches d'Austin et de Bourdieu avec la théorie féministe et les études de genre. En discutant notamment les travaux de Butler, M. Gérardin-Laverge – contre Bourdieu – met en lumière la possibilité que certains actes de parole bouleversent l'ordre social, donc les conditions qui déterminent leur propre succès en tant que performatifs. Après avoir présenté la conception des rapports entre le langage et le monde social qui permet de penser le pouvoir transformateur des discours, M. Gérardin-Laverge en analyse deux modalités : d'une part, elle rend compte de la capacité des locuteurs et des locutrices à subvertir, depuis le langage, les discours oppressifs ; d'autre part, elle développe l'idée d'une performativité « insurrectionnelle », consistant à réaliser des actes de parole sans y être socialement autorisé(e).

La cinquième et dernière partie de ce recueil explore la notion de perlocutoire à l'aune de celles d'expression et d'expressivité. Dans « Variétés de la performance : perlocutoire et forme de vie », Sandra Laugier rappelle que, pour Cavell, l'enjeu de la philosophie du langage ordinaire est de nous faire comprendre que le langage est *parlé*, prononcé par une voix humaine au sein d'une forme de vie. Elle suggère alors de déplacer la question wittgensteinienne de l'usage commun de la langue vers la question de la définition du sujet comme voix, de l'expressivité

individuelle et de la réintroduction de la voix dans la philosophie. Tel est, selon S. Laugier, l'enjeu de la discussion sur le perlocutoire, au-delà de la sempiternelle question de la différence entre illocutoire et perlocutoire : dans la conception du langage que Cavell hérite d'Austin, le langage ordinaire ne concerne pas seulement la description de la réalité ou l'action sur le monde, mais il est le lieu de l'expressivité et de la vulnérabilité humaine à la parole. C'est donc au carrefour de la description, de l'action et de l'expression que S. Laugier situe le perlocutoire, en défendant d'abord l'idée que celui-ci est au cœur même de la philosophie du langage ordinaire, en illustrant ensuite la vulnérabilité du langage par le cas des excuses, et en analysant enfin l'acte perlocutoire comme essentiel à une description complète des actes de parole, des formes de vie et de la réalité tout court.

L'exploration des modes de l'expression se poursuit dans la contribution d'Yves Erard, « "L'expression émotionnelle" : les énoncés passionnés de Cavell, une expression entre Austin et Wittgenstein ». En revenant sur les écrits de Cavell à propos des *passionate utterances*, Y. Erard soutient qu'au lieu de traduire cette notion par « énoncés passionnés » il serait plus juste de la traduire par « expression émotionnelle ». Sa lecture de Cavell, parallèle à celles de Veena Das et Stephen Mulhall, conçoit en effet les *passionate utterances* comme des performatifs qui accordent une place à l'émotion dans ce que nous faisons avec le langage et dans ce que le langage fait de nous. Cette vulnérabilité retrouvée nous permet, selon Y. Erard, de mieux comprendre l'émotion dans nos confrontations à l'empirie, et l'attention aux effets perlocutoires de notre parole produit un savoir qui nous rend le monde intelligible en même temps qu'il nous rend intelligibles au monde.

Dans « Le perlocutoire en conversation(s) », Daniele Lorenzini prolonge ces réflexions et se penche sur la vulnérabilité du langage ordinaire, qu'il n'interprète pas comme le signe d'une passivité ou d'une impuissance essentielles, mais comme ce qui rend possible le changement et la transformation – ce qui fait du langage ordinaire le lieu d'émergence du nouveau. Cette vulnérabilité, soutient-il, ne peut être étudiée qu'à l'aune de la notion de perlocutoire ou, pour le dire avec Michel Foucault, du point de vue d'une *dramatique* plutôt que d'une pragmatique du discours. Cependant, pour faire place à une analyse détaillée du domaine du perlocutoire, il faut, selon D. Lorenzini, *élargir* les frontières de ce que l'on appelle « la situation intégrale de discours » en direction d'une analyse des « conversa-tions » telle que l'élabore Cavell dans ses textes sur les comédies du remariage. Ce n'est que grâce à une telle analyse, et en reconnaissant le rôle primordial que joue le corps dans l'expression de soi, qu'il devient possible de décrire notre forme de vie en tant que « créatures de langage » comme vulnérable et exposée en perma-nence aux erreurs, aux échecs, aux blessures, aux reproches, etc.

Le rôle fondamental que joue le cinéma dans la pensée cavellienne du perlocutoire est exploré plus en détail par Élise Domenach dans la contribution qui clôt le volume. Dans « Perlocutoire, cinéma et expressivité humaine : pour le meilleur et pour le pire », elle montre que le perlocutoire s'inscrit dans un champ

de réflexion arpenté par Cavell dans toute son œuvre : le champ de l'expressivité humaine ou de notre condamnation, pour le meilleur et pour le pire, à l'expression. Resituer la pensée cavellienne du perlocutoire dans le cadre plus global d'une pensée de l'expressivité permet alors à É. Domenach de souligner qu'elle se prolonge dans sa pensée du cinéma et dans l'exploration des pouvoirs expressifs du médium cinématographique. Le cinéma se trouve au cœur de la pensée cavellienne du perlocutoire dans la mesure où ses grands sujets sont l'expression des inflexions passionnées de la conversation et l'expression de la souffrance ou son apaisement. É. Domenach conclut en montrant que ces deux aspects de l'analyse des effets passionnels de nos mots sont déployés de manière particulièrement frappante dans le cinéma de Jean-Pierre et Luc Dardenne, ainsi que dans une trilogie documentaire réalisée par Ko Sakai et Ryusuke Hamaguchi dans le Tohoku peu de temps après la catastrophe de Fukushima. Cette contribution, comme d'autres, ouvre de nouvelles perspectives sur le futur du perlocutoire, notamment comme outil d'analyse esthétique et dans le domaine des études cinématographiques au sens large, où Cavell a joué un rôle décisif.

Cette publication a reçu un financement du Conseil européen de la recherche (CER) dans le cadre du programme de recherche et d'innovation Horizon 2020 de l'Union européenne (convention de subvention N° 834759).